

5046

DISCOURS PRONONCÉS

AU TROISIÈME CONGRÈS

DE L'ASSOCIATION BOURGUIGNONNE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AUXERRE (5-7 JUIN 1925).

PAR M. J. TOUTAIN

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR

Extrait de *PRO ALESIA*, N^{lle} Série, t. XII-XIV.

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



129195

DISCOURS PRONONCÉS
AU TROISIÈME CONGRÈS
DE L'ASSOCIATION BOURGUIGNONNE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AUXERRE (5-7 JUIN 1925).

1^o Séance d'ouverture.

« Mesdames, Messieurs,

« L'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes ouvre en ce jour son troisième Congrès. Les deux premières réunions, organisées par elle, se sont tenues à Dijon et à Mâcon. Après les départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, c'est l'Yonne et son pittoresque chef-lieu, Auxerre, qui nous reçoivent, nous offrent une généreuse et cordiale hospitalité. Nous les en remercions très vivement ; nous tenons, dès cette séance initiale, à leur exprimer notre sincère gratitude.

« Si le rôle essentiel d'un Congrès comme le nôtre est de grouper pour quelques heures des savants et des érudits qui se consacrent aux mêmes disciplines, de leur fournir une occasion propice pour échanger leurs idées, pour se communiquer leurs découvertes, n'oublions pas que de telles réunions empruntent beaucoup d'intérêt au charme naturel du cadre dans lequel elles se trouvent placées, aux souvenirs historiques que permettent d'évoquer les promenades, les excursions, les visites d'édifices, les unes prévues, organisées et dirigées officiellement, les autres laissées à la libre initiative, à la fantaisie de chacun.

« Des pentes du Morvan jusqu'à la verte vallée où l'Yonne baigne de ses eaux nonchalantes, avec les dernières pentes de la

forêt d'Othe, les régions de Joigny, de Villeneuve et de Sens, tout autour d'Auxerre, des collines aux flancs souvent boisés dominant des vallons étroits au fond desquels murmurent ou grondent suivant les saisons l'Armançon, le Serein, La Cure, l'Yonne elle-même, la Beaulche, le Tholon. Dans ce paysage modelé durant des siècles et des siècles par les forces, tantôt conjuguées, tantôt adverses, du sol et de l'atmosphère, rien de heurté, rien de monotone ; rochers granitiques et parois calcaires, herbages plantureux, cultures savantes, vignobles, forêts donnent à l'horizon, proche ou lointain, une variété singulièrement reposante d'aspects et de couleurs. Nulle part la terre de France n'est plus favorable à l'activité méthodique et sereine de la science, au tranquille labeur de l'archéologue et de l'historien, aux méditations silencieuses du philosophe, à l'inspiration géniale de l'artiste.

« De ces vallons, de ces coteaux verdoyants, des bourgs et des villes qui les peuplent, le passé surgit presque à chaque détour de la route ; ce sont tantôt les populations anonymes des époques lointaines, tantôt d'éminents personnages qui dominent la foule. Les grottes de la vallée de la Cure ont gardé les vestiges des plus anciens habitants humains de votre région ; dans vos musées et dans vos collections sont représentées les diverses périodes des longs âges préhistoriques ; après l'arrivée des Gaulois, Eduens et Sénons, qui furent parmi les plus puissantes des tribus celtiques, se partagent la vallée de l'Yonne ; la civilisation gallo-romaine s'épanouit dans Agedincum ; autour de cette capitale, d'autres groupements urbains, de très nombreuses villas, des sanctuaires comme celui du Mont Martre, des exploitations de mines, des ferrières attestent l'intensité de la vie aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Avec le moyen-âge, que semble ouvrir ici la belle figure de Saint Germain l'Auxerrois, voici que le pays revêt, suivant le mot du chroniqueur, un blanc manteau d'édifices : entre la cathédrale de Sens et la basilique de Vézelay, naissent et s'élèvent partout, dans les villes, dans les campagnes, dans d'humbles hameaux, des églises majestueuses ou charmantes, puissantes ou fines, à l'abri desquelles dormaient de mélancoliques cimetières ; les châteaux se multiplient dans vos campagnes et les donjons

laïques répondent d'un vallon à l'autre aux clochers religieux. Puis, aux siècles pour ainsi dire anonymes, succèdent les temps où l'individu émerge de la masse. Jean Cousin apprend à Sens l'art du vitrail ; Théodore de Bèze commence à méditer, dans l'ombre de Vézelay, sur les problèmes de théologie et de morale qui tourmentent au seizième siècle tant d'âmes angoissées ; à Saint-Léger et à Bazoches, Vauban, ému de pitié au spectacle des misères humaines, y puise les nobles idées qu'il exprimera dans la *Dime royale* et le courage de dévoiler au Grand Roi de rudes vérités ; à Irancy, Soufflot prélude peut-être, par l'observation des lignes harmonieuses du paysage, à l'éducation artistique qui fera de lui un des grands architectes de notre XVIII^e siècle. C'est près d'Avallon que naît et grandit le futur maréchal Davoust, le vainqueur d'Auerstaedt, l'un des meilleurs lieutenants de Napoléon. Et plus près de nous, pour ne citer que les disparus, nous sentons vivre le souvenir de Paul Bert, le grand savant, qui ne s'enferma pas dans son laboratoire, qui fut le collaborateur de Gambetta au Ministère de l'Instruction Publique, celui de Jules Ferry au Gouvernement général de l'Indo-Chine. Il est enfin un autre nom, le plus grand peut-être de tous, qui doit être cité ici : le nom de Pasteur, qui vint chercher dans un site charmant voisin d'Avallon, à l'heure où devait se résoudre le problème de la guérison de la rage, le calme nécessaire, non pas certes à son esprit sûr de sa méthode et certain de ses résultats, mais à son cœur, à son grand cœur troublé malgré tout par l'expérience décisive à laquelle il soumettait pour la première fois un être humain, et quel être humain, un petit enfant d'Alsace, âgé de neuf ans, Joseph Meister.

« A l'heure où notre Congrès va commencer ses travaux, je ne pouvais me dispenser de rappeler ces gloires de votre beau département, et je manquerais de même à tous mes devoirs si je ne félicitais vos Sociétés savantes, la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, la Société Archéologique de Sens, la Société Médicale de l'Yonne, du zèle, de la ténacité, de l'activité qu'elles apportent à l'étude de votre région, de ses richesses naturelles, des vestiges de son passé, de ses monuments et de son histoire.

« Dans un tel cadre à la fois naturel et historique, sous les auspices de souvenirs aussi brillants, dans un milieu si riche de science et de saine curiosité, notre Congrès réunit toutes les conditions d'un beau succès. Il méritait et vous attendiez un autre président, un président qui fût votre compatriote et dont l'autorité fût consacrée par l'auréole académique. C'était d'ailleurs ce qu'avait prévu notre Association, à l'issue du Congrès de Mâcon, en décidant que ce Congrès-ci se réunirait à Auxerre, « avec pour président, ce sont les termes mêmes de la décision, M. Prou, Directeur de l'Ecole des Chartes, membre de l'Institut ». Pour des raisons, devant lesquelles nous nous inclinons, puisqu'elles doivent avoir pour effet de ménager la santé de notre éminent collègue, M. Prou n'a pas cru devoir accepter l'honneur et la charge de cette présidence. Nous le regrettons profondément ; du moins il est là, parmi nous, et votre président ne veut pas laisser échapper l'occasion de lui exprimer, en même temps que ses sentiments personnels d'amitié reconnaissante, l'affectueuse estime et l'unanime sympathie qui vont de toutes parts vers lui. D'autres fils de l'Yonne, un membre de l'Institut, un professeur au Collège de France, ont été sollicités d'occuper la place où je me trouve aujourd'hui ; aucun d'eux n'a pu répondre à notre appel. A défaut de l'éclat que leur adhésion aurait donné à ce Congrès, je ne puis vous apporter, avec ma gratitude personnelle et celle de notre Société de Semur pour le grand honneur qui nous a été fait à l'un et à l'autre, que mon dévouement à notre œuvre et ma bonne volonté ; l'un et l'autre vous sont complètement acquis.

« D'ailleurs, dans notre tâche commune, le plus difficile est fait maintenant ; notre programme a été tracé, les communications promises ont été réparties entre les sections ; visites, promenades, excursions ont été préparées. Cette œuvre d'organisation, complexe et parfois délicate, a été entreprise et menée à bien par les deux secrétaires du Bureau du Congrès, M. Ch. Porée, archiviste du département, président de votre Société des Sciences, et M. Devouges, vice-président de la même Société. Ils ont été vraiment les chevilles ouvrières de notre réunion ; avec une

ardeur, un zèle et une compétence, qu'aucune difficulté n'a rebutés, ils ont pris toutes les mesures nécessaires à l'exécution de notre programme. Vous vous joindrez à moi pour les en remercier chaleureusement.

« M. Porée va d'ailleurs ajouter aux indications qui vous ont déjà été données quelques renseignements complémentaires d'ordre pratique. Après quoi vous voudrez bien, Messieurs les Congressistes, vous rendre dans vos sections respectives.

« Je déclare ouvert le troisième Congrès de l'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes. »

2^o Séance de clôture.

« Après les deux premiers Congrès de Dijon et de Mâcon, cette troisième session témoigne avec éclat de la vitalité de notre Association ; non seulement de notre groupement tel qu'il existe, tel qu'il a été constitué définitivement il y a quelques mois sous l'inspiration de notre éminent président. M. Estaunié, mais encore et surtout de l'idée fondamentale qui a présidé à sa création, je veux dire l'idée régionale. Nous assistons ici, sous la forme du labeur historique et scientifique, à une renaissance, à un essor nouveau de la province, non point au sens ironique que donnent parfois à ce mot des critiques à courte vue, mais au sens exactement géographique et historique, et j'oserai dire, dût ma formule sembler paradoxale, au sens national du mot. Qu'on donne à cette réalité à la fois physique, intellectuelle et morale, le nom que l'on voudra, qu'on l'appelle la Région, la Province, le Pays, peu importe l'étiquette : il y a là un élément essentiel de la vie française. Une carte de France semble bien vide et monotone sur laquelle nous ne lisons pas les noms de Bretagne, de Provence, d'Auvergne, de Bourgogne, de Lorraine, d'Alsace, etc... Et que serait l'histoire de notre pays, à quoi se réduirait-elle, si l'on dédaignait d'y faire intervenir les vicissitudes de l'histoire provinciale ?

« Ce qui donne à la province, à la région, son importance et sa valeur, ce qui lui assure un rôle éminent dans la vie nationale, c'est qu'elle n'est pas, qu'elle n'a jamais été un organe artificiel, comme tant d'autres subdivisions administratives. A l'image de tout ce qui est vraiment vivant, à l'image de la patrie elle-même, elle est à la fois une et variée, simple et complexe. Ni la Bretagne, ni la Provence, ni l'Auvergne, pour citer les provinces dont les caractères distinctifs sont le plus accentués, ne sont uniformes d'un bout à l'autre de leur territoire ; leur physionomie générale est faite de traits multiples, dont chacun, tout en gardant son aspect particulier, sa ligne ou sa couleur originale, se fond dans l'ensemble.

« Si la région est vivante, c'est qu'elle puise sa vie à la fois dans la terre et dans l'homme. Elle a, si vous me permettez cette expression, sa figure personnelle. Ce n'est pas d'hier que cette figure a été modelée. Depuis les temps lointains des révolutions géologiques, son sol a été bouleversé, remanié ; il s'est affaissé et s'est soulevé ; tantôt il s'est déposé en strates à peu près régulières au fond de mers aujourd'hui disparues ; tantôt il a été raviné par un ruissellement d'une abondance ou d'une soudaineté extrême ; ici il a été plissé par des mouvements orogéniques d'une puissance irrésistible ; là il a été disloqué et comme éventré par des éruptions volcaniques dont les catastrophes de Pompéi, de la Martinique ou du Japon ne sauraient donner une idée même lointaine. La nature des terrains, leur relief, tels que nous les voyons aujourd'hui, sous leur forme qui nous paraît définitive, représentent l'œuvre prolongée pendant des dizaines et des centaines de siècles, de forces naturelles que nous croyons éteintes, et qui peut-être ne sont qu'endormies.

« A la qualité et à la forme du sol s'ajoute, pour créer la physionomie régionale, l'action de l'atmosphère, de ses courants aériens tantôt lents et doux comme les brises des belles soirées d'été, tantôt violents et ravageurs comme les ouragans du temps des équinoxes ; de ses chutes d'eau, paisibles ou orageuses, périodiques ou irrégulières, surabondantes ou insuffisantes. La terre et le ciel, le sol et le climat, voilà les deux facteurs primitifs de la région : c'est d'eux que dépendent la silhouette des

hautes montagnes, le profil des coteaux, la continuité reposante des plaines sans rides, le régime des eaux, courantes ou stagnantes, tranquilles ou torrentielles ; c'est d'eux aussi que relèvent la vie végétale et la vie animale, la végétation et les cultures, la flore et la faune, en un mot tout ce qui donne à un paysage son charme gracieux ou sa rudesse sauvage, son ampleur presque illimitée ou son élégance un peu menue, sa lumière adoucie, ses couleurs éclatantes ou la tonalité mélancolique de ses horizons embrumés.

« Mais la région n'est pas seulement fille de la nature ; elle doit une part — et peut-être la meilleure — de sa vie à l'homme, aux générations humaines qui se sont succédé à la surface de son sol, depuis les Troglodytes réfugiés au fond des cavernes et dans les abris sous roches jusqu'aux plus raffinés de nos contemporains. Sur cette terre, qui lui fut peut-être dure à l'origine, parce qu'il n'en connaissait pas ou n'en comprenait pas l'inépuisable fécondité, dont il n'a appris que peu à peu à apprécier les ressources et les bienfaits, sur cette terre âpre ou grasse, légère ou lourde, humide ou sèche suivant les temps et suivant les lieux, l'homme s'est efforcé, au cours d'expériences peut-être douloureuses, d'adapter sa vie aux conditions que la nature lui imposait ; de siècle en siècle, ces conditions ont été mieux étudiées ; les unes ont été reconnues inéluctables, d'autres ont pu être améliorées, atténuées. A mesure que la vie humaine a su mieux, dans chaque région, tirer parti de ses avantages et remédier à ses inconvénients, à mesure qu'elle a pris plus profondément racine dans le sol même ingrat et revêché parfois, l'œuvre de l'homme est venue compléter celle de la nature, pour donner à la région sa physionomie originale. Agriculture et élevage, recherche et mise en valeur des ressources minérales, création de voies de terre, de voies d'eau, de ports suivant les cas, groupement des êtres humains en bourgs compacts, en villages voisins, en hameaux ou en fermes dispersés, construction d'édifices, châteaux, églises, monastères, hôtels de ville avec leurs donjons, leurs clochers, leurs cloîtres, leurs beffrois : tous ces modes de l'activité intelligente ont collaboré avec les forces aveugles

de la nature pour dégager du chaos primitif et pour développer ce que je me permettrai d'appeler une personnalité régionale, géographique et historique. En même temps que dans l'aspect physique, économique et artistique, cette personnalité s'exprime dans le caractère même des habitants, dans la qualité, solide ou brillante, de leur esprit, dans leur tendance à la gaieté joviale ou à la mélancolie silencieuse, dans leur goût pour les randonnées lointaines ou pour les résidences familiales, en un mot dans tout ce qui donne à l'individu son cachet et sa valeur propres.

« Et c'est ainsi qu'à travers notre histoire, non pas seulement aux temps de la féodalité, où la cohésion nationale était encore trop faible pour dominer les essors locaux vers une indépendance anarchique et dangereuse, mais même sous François Ier, sous Louis XIV, et jusqu'à la veille de 1789, nos provinces françaises avaient acquis et su garder, avec leurs vieux noms issus d'un passé souvent lointain, une vie régionale d'une réelle originalité, trop peu étudiée et trop souvent méconnue aujourd'hui :

« Quel admirable développement ne pourrait-on pas donner au fameux *Tableau* brossé par Michelet dans son *Histoire de France*, esquisse sans doute puissante, vigoureuse, haute en couleurs, mais esquisse seulement !

« Avec quelle éloquente précision Vidal de La Blache n'a-t-il pas su définir et expliquer les aspects divers des régions de notre patrie dans son beau livre sur « *La France* », où la clarté lumineuse du style donne plus de prix encore à la science impeccable du géographe ! Et M. Camille Jullian n'a-t-il pas montré lui aussi, dans cette épopée en prose qui s'appelle « *L'Histoire de la Gaule* », que dès l'antiquité chacune des grandes tribus celtiques reflétait, en quelque manière, le morceau plus ou moins étendu de sol gaulois sur lequel elle vivait, la durée plus ou moins longue de l'histoire qu'elle y avait vécue ?

« Voici notre Bourgogne. Sur la carte, elle ne semble pas avoir de limite précise. Où tracer cette limite vers le Lyonnais, vers la Bresse, vers la Comté, vers la Champagne, vers l'Île de France, vers le Nivernais et le Forez ? Nulle montagne ne la

borne et les fleuves que son sol enfante la quittent tout gonflés par ses eaux nourricières, pour courir vers la Méditerranée, vers l'Atlantique, vers la Manche. Mais c'est là, précisément, ce qui fait son originalité : comme l'a dit un jour G. Hanotaux, elle est le faite du territoire national, non par la hauteur médiocre de son relief, mais par sa disposition à l'origine des trois grands versants le long desquels roulent les rivières de France. Il y a quelque part, en Côte-d'Or, au nord-est d'Arnay-le-Duc, au sud de Pouilly-en-Aussois, une éminence de superficie restreinte, dont l'altitude n'atteint pas 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ne dédaignez pas cette butte modeste ; des sources qui jaillissent de ses flancs, les unes alimentent l'Arroux, qui va rejoindre la Loire ; d'autres remplissent l'Armançon, qui s'échappe vers le Nord, dans la direction de l'Yonne et de la Seine ; d'autres enfin forment l'Ouche, qui traverse, puis longe la Côte avant de se jeter dans la Saône. Supposons un voyageur partant de ce point : selon que sa fantaisie, le hasard, ou ses pas le porteront à suivre l'une ou l'autre de ces rivières, il aboutira, au terme de son voyage, soit à la Provence Méditerranéenne et ensoleillée, soit à la Bretagne battue des flots de l'Atlantique, soit à la Normandie pluvieuse et calcaire.

« Ce n'est pas tout. Autour de ce faite, d'où les eaux partent dans toutes les directions, les passages naturels sont aisés ; aucune barrière élevée ne se dresse entre les vallées opposées, la circulation d'un versant à l'autre ne rencontre pas d'obstacle. L'avantage est grand pour ce coin de France jusqu'où remontent les grandes routes venues des mers qui encadrent notre pays ; ces routes se rejoignent, se soudent les unes aux autres sans difficulté.

« S'il en est ainsi à la surface du sol, à plus forte raison les courants aériens, générateurs des climats, viennent se rencontrer là : par le couloir du Rhône et de la Saône, se propagent, adoucies et tempérées, les effluves méditerranéennes ; venant du val de Loire, contournant le Morvan, les influences atlantiques terminent vers Autun leur long voyage au-dessus des terres ; Semur et ses environs reçoivent, après la plaine des Laumes, les

pluies fréquentes que n'a pas absorbées le bassin de Paris. De cette disposition géographique, de cette variété de climats, naît l'originalité économique de la Bourgogne, où les pâturages bien arrosés voisinent avec les vignobles, où les cultures les plus diverses peuvent se succéder pour assurer au sol fatigué la détente et le répit nécessaires.

« L'histoire n'est pas ici moins variée que la nature. Comme sa situation et son faible relief l'y prédisposaient, la Bourgogne a d'abord été l'un des seuils par lesquels dans l'Europe occidentale le Nord et le Sud du continent pouvaient communiquer. Là passait la route de l'étain, nécessaire aux peuples de la Méditerranée pour produire le bronze ; là passa, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, la célèbre voie tracée par Agrippa : la route de l'étain, la voie d'Agrippa, vénérables ancêtres et préludes lointains du Canal de Bourgogne et de la grande ligne ferrée de Paris à Lyon et Marseille. Au moyen-âge, une autre destinée attendait notre province : elle devint l'un des glacis de la région parisienne, où la royauté capétienne commençait de fonder l'unité nationale. Intermédiaire entre la France proprement dite et les pays nés du démembrement de l'ancienne Lotharingie, elle vécut pendant plus d'un siècle, au temps des Grands Ducs d'Occident, d'une vie à peu près indépendante ; elle atteignit alors une prospérité et brilla d'un éclat remarquable. Rattachée au domaine royal, à la fin du xv^e siècle, elle fut l'une des marches qui couvraient le cœur même du pays, l'Île de France ; à Fontaine Française et au début de la Guerre de Trente Ans, elle joua son rôle de bouclier. Puis, à mesure que le temps passait, l'annexion de l'Alsace, celle de la Franche-Comté, plus tard celle de la Lorraine, écartèrent d'elle les dangers auxquels toute région frontière est exposée : il fallut l'invasion prussienne de 1870-1871 pour qu'elle connût de nouveau sur son sol la présence de l'ennemi.

« A travers ces péripéties dramatiques, au cours de ces siècles tourmentés, l'originalité régionale de la Bourgogne ne cessa pas de s'affirmer avec Saint Bernard et les grandes abbayes de Cîteaux et de Cluny, foyers rayonnants d'activité monastique,

de propagande religieuse et morale ; — avec cette délicieuse Renaissance bourguignonne du xv^e siècle, que l'on étouffe trop souvent entre l'éclatant Quattro Cento d'Italie et la plantureuse floraison de l'art flamand ; — puis, quand elle est plus étroitement agrégée à l'unité nationale, avec les noms de Bossuet, de Buffon, de Carnot, avec la fougue d'un Lacordaire, avec la poésie d'un Lamartine, avec l'art de Greuze et de Prudhon, de Rude et de Guillaume.

« En vérité, n'y a-t-il pas dans ce morceau de la terre de France un être bien vivant, né d'un sol fertile et pittoresque, distinct des régions voisines et gardant, au sein même de son patriotisme, je ne sais quelle attitude et quelle physionomie hautement personnelles ?

« Lorsque la Constituante abolit les anciennes divisions provinciales, lorsqu'elle les découpa en départements dont les noms ne rappelaient en rien la vie du passé, elle fit une œuvre qui était alors nécessaire et salutaire. Il fallait créer ou du moins maintenir la France une et indivisible. Mais aujourd'hui l'unité profonde de la patrie est faite et bien faite ; elle a été scellée par un siècle et demi d'épreuves et de grandeurs, de victoires et de défaites, de luttes et de réconciliations. Désormais, suivant le mot d'un Bourguignon de vaste intelligence et de grand cœur, à travers la France « un esprit nouveau » doit souffler.

« Chacune des régions dont notre patrie se compose doit reprendre conscience de sa valeur propre, doit réveiller les forces latentes qui dormaient en elle, sans rien faire qui puisse porter atteinte à l'unité morale du pays, en contribuant au contraire à composer une image de la patrie, plus vraie dans sa complexité féconde et vivante que si elle apparaissait sous une physionomie uniforme, immobile et rigide.

« C'est à cette œuvre que notre Association veut collaborer ; c'est à elle que dans ce Congrès nous nous sommes consacrés de tout cœur, en plaçant notre affection pour la Bourgogne sous l'inspiration et sous l'égide de notre patriotisme national. En travaillant ainsi, nous avons conscience d'avoir bien servi la France. »

Le Puy. — Impr. *La Haute-Loire*, boulevard Carnot, 23.